

Poésie

Alice et le géomètre

Michel Lemaire

Volume 36, numéro 4 (214), août 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32204ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemaire, M. (1994). Alice et le géomètre. *Liberté*, 36(4), 108–110.

MICHEL LEMAIRE

ALICE ET LE GÉOMÈTRE

1

Est passée dans ma rue une belle jeune fille aux cheveux noirs. Elle savait qu'elle était belle mais était très fâchée. Une voiture la suivait, au pas, ou essayait de lui couper le chemin. La jeune fille s'échappait d'un côté et de l'autre. Un homme à la portière, conduisant d'une main, s'efforçait, semble-t-il, de la raisonner, de la convaincre de remonter, de reprendre la vie commune. La femme a ôté de son cou une chaîne dorée, l'a donnée à l'homme et a pris à gauche au bout de la rue. La voiture a suivi, je les ai perdus de vue. Ils ont laissé devant chez moi la trace, assez comique de loin, de deux lignes entrecroisées.

2

Aucune île, je sais — « qu'il y aura toujours une île » — et pourquoi pas les Grenadines — « au loin, tant que je vivrai » — cinéma prisonnier, évadé — profil flottant esquimautant dans le turquoise — comme elle sort de la mer — dix-huit ans, nue, sait pas compter — le corail a volé son sillage — dix-huit ans nue comme un miracle — aventurier nocturne qui suit ses jambes à l'infini — les filaos, sept et trois dix — écriture blanche contre le tourisme du désespoir.

3

Nulle médecine, un verre de vin — un air de flûte sous les saules — une chanson mélancolique — de l'amour impossible et possible puisqu'il est dit — le doigté de la guérisseuse — sa magie lorsque sa main traverse ma poitrine — les chiffres et les cœurs maintenant transmis par fibre optique — sapristi — le ballon qui nous emporta n'atterrit nulle part.

4

Perdu la clef — quand je saurai, quand tu sauras — tracer les signes, dessiner — l'œil et le ciel et l'hiver et l'ouvrage — et la femme au piano qui saura, je saurai — la mélodie qui ne dit rien — d'autre que toutes, de l'hiver, de ciels vides — d'enfance et d'affections perdues — ainsi qu'un rythme sans paroles qui se poursuit — pour dire la clef, le vif, l'absence dessinée du lierre qui rejoindra nos épitaphes.

5

L'absente et cetera — on en arrive à se dire que c'était le dernier espoir, et on espère un autre tour — le sein de l'orchidée — le dernier manège nous a foutus dans le décor — le cœur de l'orchidée — et on retourne au portillon, son dollar dans la bouche — les pétales dessinés au-dessus du cristal — toujours pas raisonnable, ce sera une belle mort — le corps de l'orchidée, la messe pour son sang — la beauté se tournera vers toi une nouvelle fois — ses hanches, l'irréel, la soif et son baiser.

6

Les autoroutes périphériques, en tant que métaphore de solitude interplanétaire, sont sans doute des espaces trop fréquentés en cette époque de défaites. À deux heures du matin, les courbes se prennent néanmoins avec des gants glacés de whisky. Et lorsque l'hyperbole vous frôle l'esprit, on s'accroche au volant pour ne pas l'apercevoir. Car on est toujours seul avec une petite musique.